

Il est minuit et demi, docteur Cremisi

Elle a édité Houellebecq, Rufin, Onfray... et publie son premier roman, celui de sa vie.

PAR FRANZ-OLIVIER GIESBERT

Tout homme reste jusqu'à sa mort le petit enfant qu'il fut, avec les mêmes rêves et les mêmes peurs. Pareillement pour les femmes: ce sont des enfants comme les autres.

Teresa Cremisi, par exemple. Souvent présentée comme la femme la plus puissante du monde des lettres, l'éditrice de Michel Houellebecq et de Fred Vargas publie un livre, «La triomphante», qui aurait pu s'appeler «Mémoires d'une petite fille».

Julien Green, l'un de nos grands classiques, qu'il faudrait quand même songer un jour à sortir du Purgatoire, donnait toujours le même conseil aux jeunes écrivains: «Ce qu'il y a de pire en littérature, c'est tout ce qui est "pensé" et fabriqué. Quand vous écrivez un roman, remontez jusqu'à vos propres sources et faites parler l'esprit d'enfance. Sinon, c'est fichu.»

Pour Teresa Cremisi, c'est gagné. Il y a dans cette autobiographie plus ou moins romancée une fraîcheur qui fait sa grâce, avec, en prime, tous les parfums de son enfance égyptienne, l'odeur des oursins, l'aube violette du désert, le silence des paysages de pierre, jusqu'à cette expiration soulagée des chameaux qui, après une longue marche, se mettent à genoux pour se reposer.

Madame a du métier. L'auteur de ces lignes en sait quelque chose. C'est normal quand on sait que chez Gallimard, puis chez Flammarion, Teresa Cremisi a été la mamma de tant d'écrivains. Leur muse, leur accoucheuse et leur réceptacle à déplorations. «La triomphante» est présenté comme son premier livre, mais, au fond, ce n'est pas le cas, loin de là. Elle ne redonne jamais, contrairement à tous ces débutants éternels qui tirent à la ligne. La littérature et la pâtisserie orientale sont des activités qu'il ne faut pas confondre, malgré les apparences: elle écrit à l'os. On n'a qu'une vie, allons vite au fait, et que ça saute!

«La triomphante» est l'histoire d'une petite fille née à Alexandrie, de l'autre côté de la Méditerranée, et partie un jour tenter sa chance en Occident sous l'aile de ses parents aimants et de Lawrence d'Arabie, son héros personnel. Une petite immigrée, même si elle n'est pas venue en bateau-poubelle, aujourd'hui

fillette d'une triple culture, égypto-italiano-française. Une cosmopolite, aussi, dirait notre cher confrère Zemmour en grimaçant. Avec ça, européenne et polyglotte.

Irrésistibles sont les pages où Teresa Cremisi raconte sa bataille pour acquérir la nationalité française auprès d'une administration courtelinesque, «mouche hideuse, occupée à se frotter les pattes, me fixant avec ses gros yeux globuleux» qui radiographie les failles et les manquements des impétrants.

Comme tous les multiculturels, elle a mis son passé dans une boîte qu'elle a cadenassée avant de l'enterrer dans une forêt et qu'on n'en parle plus. Mais, tous les matins, la boîte est toujours là, au pied de son lit.

Si française soit-elle, Teresa Cremisi est d'ici et de là-bas. A la fin, parce que c'est sa vocation, elle ira encore «rater sa vie ailleurs». Elle rêve toujours de fuir, là-bas fuir, sur des rafiots craquants, comme le narrateur de «Moby Dick». Cette femme aime les vents du large et revendique une imagination portuaire, pour ne pas dire marine.

Un livre est réussi quand il nous dit ce coq-à-l'âne qu'on appelle la vie. C'est le cas de «La triomphante», où l'on voit les années passer à la vitesse d'un soupir, des chauves-souris voler les soirs d'été amalfitains, une amoureuse contempler les cils de son homme au petit matin ou encore une superwoman enchaîner les succès avec un sentiment d'illégitimité, d'échec personnel.

Aussi gai que nostalgique, ce «roman» est placé sous le signe de

Constantin Cavafy, mort dans l'hôpital grec d'Alexandrie où naîtra, quelques années plus tard, Teresa Cremisi. Un fonctionnaire cossard que l'écrivain E.M. Forster, qui l'a connu, décrivait «en chapeau de paille» et se tenant debout, «parfaitement immobile, légèrement en biais par rapport à l'univers».

Teresa Cremisi aussi se tient en biais, au propre et au figuré. Elle fait semblant de savoir où elle va, mais, «jamais triomphante», elle est toujours rongée par une sorte d'inquiétude existentielle. Rien de grave. Cela passera et gageons que sa gorge n'est pas serrée quand elle récite son Cavafy:

«Minuit et demi. Comme l'heure a passé.

Minuit et demi. Comme les années ont passé.»

Mais la vie n'est jamais finie tant qu'on a décidé de la recommencer encore et toujours ■

«La triomphante», de Teresa Cremisi
(Éditions des Equateurs, 192 p., 17 €).



Cosmopolite. Dans «La triomphante», Teresa Cremisi raconte l'histoire d'une petite fille née à Alexandrie et partie tenter sa chance en Occident.